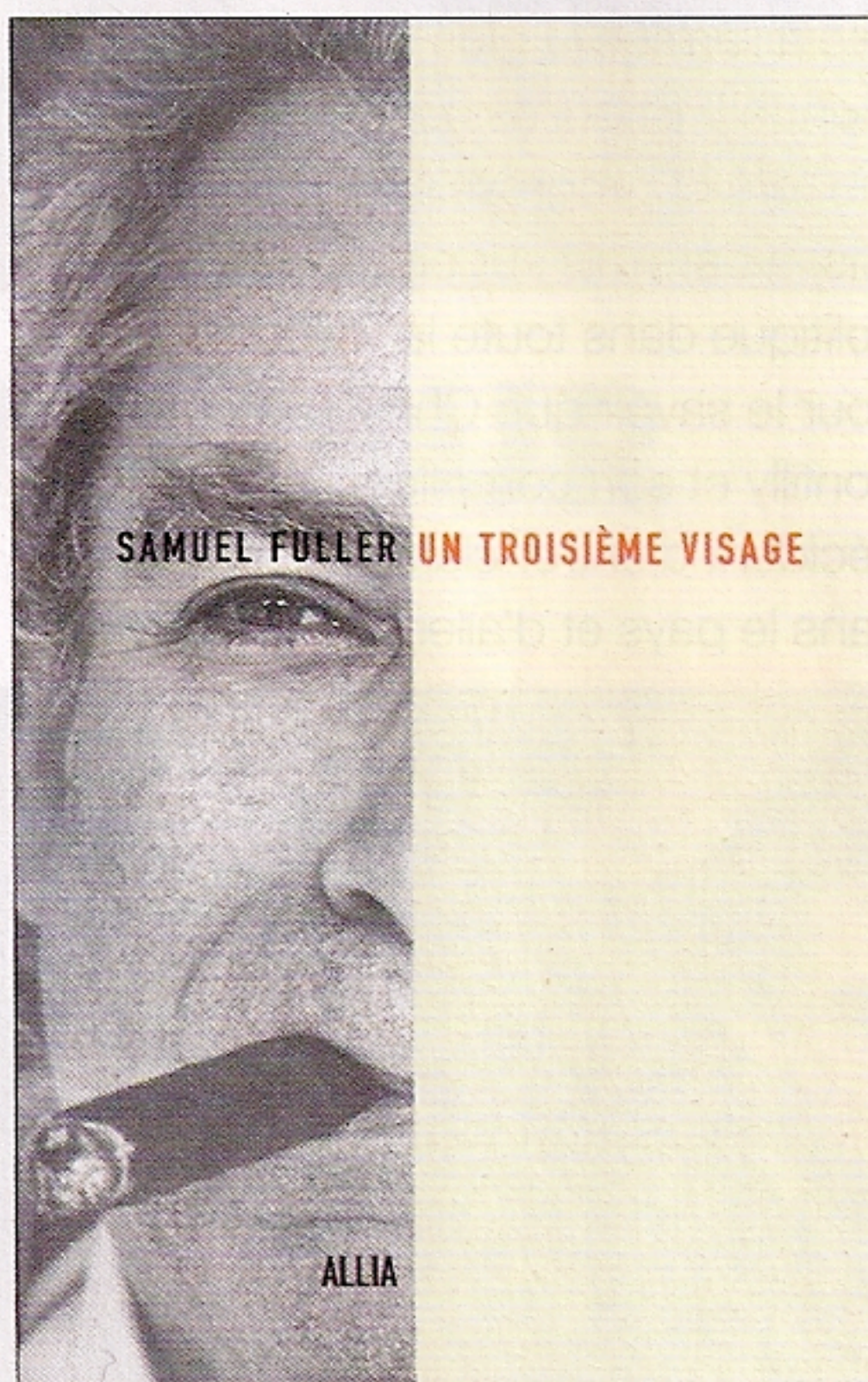


FULLER, QUICHOTTE DU CINÉMA

Le célèbre réalisateur américain **Samuel Fuller** a été l'un des premiers à filmer l'horreur des camps de concentration. Paraît, aujourd'hui, *Un troisième visage*, récit autobiographique qui se lit comme une chevauchée épique à travers le XX^e siècle.

« *ATTRAPEZ VOTRE PUBLIC PAR LES COUILLES [...] et ne le lâchez pas !* » Dans *Un troisième visage*, le grand Samuel Fuller applique à la lettre ses propres conseils : son autobiographie est addictive comme du Alexandre Dumas réécrit par Dashiell Hammett. *Un troisième visage* est une épopée picaresque qui fonce à tombeau ouvert à travers le XX^e siècle. Ça commence avec le culot d'un mioche de treize ans qui force les portes du journalisme new-yorkais, ça continue avec le romancier pulp qui écrit vite et fort, et l'apprenti scénariste qui fait ses premiers pas à Hollywood. Samuel n'échappe évidemment pas à l'Histoire : il s'engage sous le drapeau américain et fait la tournée des débarquements – Afrique du Nord, Sicile et Normandie. De retour dans ses foyers, le caporal Fuller troque son flingue pour une caméra et aligne une rafale de classiques impeccablement nerveux : *Le Port de la drogue* (1953), *La Maison de bambou* (1955), *Quarante tueurs* (1957), *Shock Corridor* (1963) ou encore *Police spéciale* (1964). Vient le temps du crépuscule : il s'exile à Paris et promène sa trogne burinée et sa crinière blanche chez Mika Kaurismäki ou Amos Gitai. Bref, une autobiographie foisonnante, mais dominée par une unique passion : celle de la vérité. Et la vérité, pour Fuller le cinéaste, passe d'abord par l'exigence du réalisme : « *Comment voulez-vous raconter l'histoire de petits voleurs, d'indicateurs et d'agents secrets sans dresser un portrait réaliste de leur monde crapuleux ?* », demande-t-il en



UN TROISIÈME VISAGE

Avec la collaboration de Christa Lang Fuller et Jerome Henry Rudes
Traduit de l'anglais par Hélène Zylberait
Préface de Martin Scorsese
ÉDITIONS ALLIA
681p, 20 €

évoquant *Le Port de la drogue*. Cette exigence, intransigeante comme une éthique, parcourt tout son cinéma. On pense au *Jugement des flèches* (1957), où, prenant le contrepied de Hollywood, il représente les Indiens « *comme une communauté avec ses propres lois et ses rites* » ou encore à *Ordres secrets aux espions nazis* (1958) : là, il poussera le scrupule réaliste jusqu'à intégrer des images d'archives du procès de Nuremberg. Mais la vérité, chez Fuller, n'est pas seulement un parti pris esthétique – elle est aussi historique, militaire même. La Deuxième Guerre mondiale est le centre névralgique de sa vie et les passages qu'il lui consacre

sont au niveau des meilleurs récits de guerre : il crève toutes les baudruches idéologiques, toutes les chimères romantiques, évoquant les combats pour ce qu'ils sont – « *une folie organisée* ». Une démarche décapante, qui est aussi celle de ses films de guerre. *J'ai vécu l'enfer de Corée* (1951) ambitionne ainsi de « *montrer le désordre et la brutalité de la guerre et non pas un faux héroïsme* ». Mais Fuller sait que la vérité crue de la guerre n'est pas transposable telle quelle à l'écran. « *Aucun spectateur ne supporterait la réalité de la guerre* », observe-t-il à propos d'*Au-delà de la gloire* (1980). Peu importe : la vérité qui compte, c'est celle, intérieure, de l'homme. Et c'est une vérité noire, qui touche « *aux profondeurs les plus sombres* ». Une vérité que Fuller a aperçue dans toute son horreur dans ce qui constitue sans doute la scène primitive de son cinéma : ce film de 20 minutes, qu'il a tourné, en 16 mm, au camp de concentration de Falkenau, lors de l'entrée des Américains. « *J'avais enregistré la preuve de l'indescriptible cruauté de l'homme* », confie le réalisateur. Dès lors, il ne cesse de traquer la folie du genre humain, braquant une lumière impitoyable sur la violence ou le racisme. Mais si Fuller ne se berce pas d'illusions sur l'humanité, il ne verse jamais dans le cynisme. Non, il reste contre vents et marées un fils spirituel du « *merveilleux rêveur, mon âme sœur, Don Quichotte* ». Samuel Fuller appartient à une espèce rare : celle des utopistes capables de regarder la vérité en face. • **Damien Aubel**